

Petite Sœur

Michel Lambert



(à paraître le 22/05/2020)

© Editions Pierre-Guillaume de Roux, 2020

C'est un lundi que j'ai appris la mort de Sam Shepard en écoutant les informations sur Europe 1. Jusque-là j'avais suivi le bulletin d'une oreille distraite, attentif à la circulation, incommodé par la buée sur le pare-brise, car la pluie s'était mise à tomber à verse en ce tout début de soirée, et j'entends encore son bruit de mitrailleuse sur la carrosserie, mais quand le présentateur a prononcé le nom du comédien et dramaturge américain, disparu quelques jours auparavant, et celui de la saleté de maladie qui l'avait emporté, plus rien d'autre ne m'est entré dans l'oreille et je me suis senti dévasté comme s'il s'était agi d'un ami de longue date, de quelqu'un de ma famille. Puis le journaliste est passé à autre chose, de la main j'ai essuyé la vitre tant bien que mal, j'ai surveillé les véhicules qui m'encadraient de toutes parts, et la funeste nouvelle m'est sortie de la tête.

Après bien des embouteillages, j'ai réussi à me parquer place des Anciennes Barricades, là-même où, par hasard, j'avais assisté à un concert en plein air improvisé par des jeunes du quartier, une semaine plus tôt. Comme elle était venue, la pluie avait cessé, brutalement. Les trottoirs, les frondaisons, les façades, les voitures garées, tout était mouillé, tout séchait sous le baroud d'honneur d'un soleil qui faisait miroiter les flaques et blasonnait d'or léger les fenêtres.

J'ai traversé la place et me suis dirigé vers le bar du Cyclope où m'attendait Petite Sœur. Devant l'entrée, j'ai hésité. Avais-je vraiment envie de la voir ? Avais-je encore envie de quoi que ce soit ? J'étais sur le point de lui téléphoner pour la prévenir d'une voix faussement désolée, voire catastrophée, qu'elle ne devait pas m'attendre, j'étais pris dans les encombrements, je ne me sentais pas bien, et c'était vrai que la pluie m'avait retardé et que je n'étais pas en grande forme, mais en même temps c'était un mensonge. La seule chose de vraie, c'est que, chaque année à la même époque, les cauchemars revenaient.

J'ai fait plusieurs fois le tour de la place en fumant une cigarette puis une autre, pesant le pour et le contre. Mais le pour devenait aussitôt le contre, et le contre devenait le pour, si bien que j'ai fini par pousser la porte d'entrée, presque par désespoir.

L'établissement présentait une configuration particulière. D'abord étroit, il s'élargissait en deux ailes de part et d'autre du comptoir. Il y faisait sombre en permanence, peu de fenêtres, et de dimensions modestes, un éclairage par appliques qui diffusaient une lumière frêle dans les box où on accédait par un double couloir dont le parquet craquait atrocement sous les pas. Je savais où trouver Petite Sœur. Comme d'habitude, j'avais téléphoné pour réserver le box Delvaux, dont une des cloisons avait été, selon les dires du propriétaire, décorée par le grand peintre.

Prévenue par le bruit de mes pas, Petite Sœur a tourné le regard vers moi. J'ai été surpris tant il me semblait brillant, mais cela ne voulait rien dire, peut-être était-ce un effet de l'obscurité.

Je me suis avancé vers le box et quand je me trouvai devant elle, d'un geste que je voulais décontracté, je lui ai désigné ma montre :

- Excusez-moi.

- Pas grave, répondit-elle en esquissant un sourire.

Je la trouvai pâle. Beaucoup de femmes rousses sont pâles, cela fait partie de leur charme, mais pâle comme Petite Sœur, en particulier ce soir-là, je n'avais jamais vu. Elle aurait pu être ma fille et si j'avais été son père, je me serais inquiété. Je lui aurais dit de ne plus se coucher à pas d'heure, de cesser de grignoter. De consulter. Petite Sœur avait de très beaux yeux bleus. Cette combinaison de couleurs, le roux et le bleu, est, paraît-il, une des plus rares au monde. À bien y réfléchir, notre combinaison à nous devait être pareillement très improbable.

Je me penchai pour embrasser sa joue. De son cou montait l'effluve délicat de son parfum habituel.

À peine me fus-je assis sur la banquette de velours rouge qu'elle me dit :

- J'ai un cadeau pour vous.

- Encore !

Chaque fois qu'elle revenait de voyage, elle me ramenait un souvenir, une écharpe, un flacon d'eau de toilette, une montre de luxe, un livre ancien, un catalogue d'exposition, une pierre du pays, que sais-je. Son imagination était sans bornes, à l'image de la joie qu'elle affichait à me voir heureux. Heureux, je l'étais sans aucun doute, mais aussi un peu gêné, ce qu'elle ne remarquait pas ou feignait d'ignorer.

- Et en quel honneur ?

J'avais du mal à cacher mon étonnement. À ma connaissance, elle n'était pas partie en voyage ces derniers temps, et aucune autre raison ne me venait à l'esprit, ni anniversaire ni remerciement pour service rendu, rien qui justifiât un quelconque présent, mais je ne voulais pas gâcher son plaisir. Encore que celui-ci me parût plus discret que d'habitude. Peut-être, sans oser le dire, m'en voulait-elle de l'avoir fait attendre.

Nous nous dévisageâmes.

- En quel honneur ? insistai-je.

Petite Sœur parut contrariée. Mais aussi un rien amusée. Parfois ses sentiments étaient difficiles à interpréter. D'un œil étroit elle m'intima de ne pas essayer d'en savoir plus. Je lui adressai un sourire. J'avais compris. C'était son affaire, après tout.

Elle me désigna le verre de bordeaux qu'elle avait commandé pour moi et qui trônait sur la table en face du sien, à moitié vide. Sans nous quitter des yeux, nous bûmes une gorgée. J'en bus une autre pour me détendre.

Je respirai un bon coup en croisant les bras au-dessus de ma tête.

- Ce n'est pas de la piquette, dis-je.

- Je savais que vous l'aimeriez.

Je vis sa main disparaître derrière la table, plonger sur la banquette où se trouvait son sac.

- Tenez.

Elle me tendit une pochette noire. À l'intérieur, un petit paquet dans un emballage fuchsia avec un ruban gris. Je le tournai et retournai entre mes doigts, le soupesant, estimant à sa forme, à son poids, ce qu'il pouvait bien contenir.

- Vous l'ouvrirez plus tard, dit-elle.

- Pourquoi plus tard ?

Elle m'adressa un petit geste qui signifiait que c'était comme ça, je n'avais pas le choix.

Je secouai la tête, poussai un soupir.

- Petite Sœur, dis-je.

- Oui ?

- Vous me gênez trop. Beaucoup trop. Ça me gêne. Moi qui ne vous offre jamais rien. Même pas des fleurs, ajoutai-je en riant à moitié.

À moitié parce que ces cadeaux ne faisaient que souligner la différence de statut entre nous. Elle avait de l'argent, du temps, elle pouvait voyager à sa guise, dépenser sans compter, et moi non. Elle était généreuse, et moi si peu. Comment aurais-je pu l'être avec ce que je gagnais ? De toute façon, ce n'était pas dans mon tempérament.

- Vous m'offrez votre présence, dit-elle.

- Une présence, ce n'est pas grand-chose, répondis-je à mi-voix.

- Vous trouvez ?

Il y eut un silence pesant. Je me sentis observé. Je regrettai amèrement mes paroles, elles m'avaient échappées. Malgré tout, elles devaient bien contenir une part de vérité, sinon pourquoi les aurais-je prononcées ? Je ne savais plus où me mettre. Tout mon corps était mal à l'aise, de la tête que je tournais à droite, à gauche, aux pieds qui tapotaient nerveusement le plancher. Mes mains étaient moites, je les essuyai à mon pantalon.

- Non, bien sûr. Je me suis mal exprimé, dis-je.

Durant les quelques secondes qui suivirent, je revis le jour où, marchant dans le parc des Grands Oiseaux, juste avant la fermeture des grilles, et alors que nous nous connaissions depuis deux heures à peine, je m'étais arrêté subitement et lui avais désigné, au-dessus de nous, la palpitation jaune et blanche d'un avion dans le ciel. L'instant d'après, je l'avais prise dans mes bras, la serrant très fort, mes mains en anneau autour de sa tête, et nous avions éclaté en sanglots silencieux l'un et l'autre, cela avait été si incongru, si spontané que nous en avions aussitôt ri, d'un rire merveilleux, plein de joie – je me demandais maintenant, la voyant les yeux brillants, plus pâle encore qu'à l'ordinaire, si ce souvenir serait pour elle aussi, comme il l'était pour moi, impérissable.

Je me massai la nuque en grimaçant.

- J'étais crispé en conduisant, me plaignis-je. La ville, la pluie, l'heure de pointe ! Sans compter les travaux qui n'en finissent pas, les déviations.

C'était, je m'en rends compte aujourd'hui, une façon de lui laisser entendre que je regrettais de me trouver là, en sa compagnie. Encore quelque chose que, jamais auparavant, je n'aurais exprimé ni même pensé. Mais il n'existe pas de loi immuable, sauf la mort. Et ce soir-là, j'avais peur de mourir.

- Et vous, vous avez pris le métro ? enchaînai-je mécaniquement.

- Comme d'habitude. C'est tellement plus commode. Je ne vous y convertirai jamais, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête.

- Je ne crois pas. Plutôt marcher alors. Quand mon pied sera guéri. S'il guérit un jour. J'en doute.

- Ne changez pas, dit-elle. Gardez vos rides et votre claudication. Ça vous va bien.

Je ris. Que pouvais-je faire d'autre ?

Dans le box voisin, on entendait des haussements de voix. Ce n'était pas la première fois que nous étions témoins d'une dispute. Nous, nous ne nous étions jamais disputés. Il n'y avait pas de raison, elle et moi avions toujours marché sur le même fil invisible, façonné de regards et de quelques répliques suivies d'interminables silences qui étaient autant de poches à rêves. Chacun avec son balancier, ses chaussures spéciales, sans ceinture de sécurité. Pourquoi se soucier du risque puisqu'il n'y en avait pas ? Jamais une ombre au tableau. Jamais un mot plus haut que l'autre. Aucune bombe cachée à redouter. Mais ce soir, c'était plus difficile. J'avais l'impression que j'étais trempé par la pluie, en fait je transpirais abondamment comme parfois certaines nuits quand, au souvenir de l'accident qui avait failli m'arracher la vie, une jambe, un pied, je me réveillais transi de froid alors que tout mon corps était en sueur.

Coûte que coûte, il me fallait redresser le balancier, chercher une meilleure assise sur le fil. Si l'un tombait, l'autre tombait aussi.

- La semaine dernière, dis-je, je suis venu seul ici. Sur la place il y avait un jeune qui jouait de la trompette, puis un autre l'a rejoint avec son accordéon, puis d'autres encore. Ils arrivaient de partout. À croire qu'il n'y avait que des musiciens dans le quartier. C'était féérique. Soudain vous étiez à côté de moi et nous partagions ce spectacle.

- Mais vous étiez seul.

- Oui, j'étais seul.

Et c'était terrible de le penser, à présent. De se dire : j'étais seul. Un pauvre type tout seul. Et depuis plus de quinze ans déjà, depuis l'accident. Mais, la semaine dernière, je n'en avais pas pleine conscience, alors que maintenant, en face d'elle, je me sentais seul comme rarement je l'avais été.

Je lui en voulus.

Je sortis mon mouchoir et m'essuyai le visage.

Qu'est-ce qui se passait, aujourd'hui ? Pourquoi me sentais-je coupable ? Pourquoi était-elle si pâle ? Pourquoi n'étions-nous plus capables d'être désinvoltes et profonds à la fois ?

Je terminai mon verre. Me levai en prenant appui des deux mains sur la table.

- Excusez-moi un instant, dis-je sans chercher à dissimuler mon désarroi, et je pris le chemin de la sortie.

La nuit dégringolait sur la ville. Subsistaient la fraîcheur de la pluie et une odeur d'humidité. Ma sueur dans l'air frisquet me glaçait, je sentais monter un refroidissement qui, en fin de soirée, demain au plus tard, me vaudrait un début de crève. Sur le boulevard, dont l'asphalte luisait sous les réverbères, la circulation s'était calmée. De l'autre côté de la place, deux hommes s'injuriaient, décidément il y avait de l'électricité dans l'air ; maintenant ils faisaient mine d'en venir aux mains, mais je n'avais pas l'intention de m'en mêler, de porter secours à l'un ou à l'autre si les choses tournaient mal. J'allumai une cigarette, les observant distraitement. Au bout d'un temps, ils transportèrent leur querelle ailleurs et disparurent de ma vue.

C'était quoi ma vie ? Les cadeaux de Petite Sœur. Nos soirées si sages. Son mari plein aux as. Ce fichu vouvoiement. Et maintenant Sam Shepard qui était mort. De la pire des morts. On ne verrait plus à l'écran sa dégainée de cow-boy intello, ses traits burinés. On ne monterait plus ses pièces, on ne lirait plus ses romans, ses nouvelles. Cette saloperie de SLA qu'il avait attrapée, elle aurait pu me tomber dessus. Sur n'importe qui. On ne s'en rend pas compte, mais sans cesse on l'a échappé belle.

J'aurais pu décamper à ce moment-là, puisque j'étais toujours en vie, marcher d'un pas douloureux mais irrévocable vers ma voiture, ensuite filer jusqu'à l'autoroute, et rouler, rouler, rouler. Mais, outre la peur qui me saisissait tôt ou tard quand j'étais au volant, je ne pouvais pas lui faire ça. Si je le faisais, j'étais un homme fini. Du moins, à mes propres yeux. Ayant terminé ma cigarette, l'ayant écrasée avec une joie malsaine sur le trottoir, je rentrai dans le bar et me dirigeai vers notre box. Mes pas étaient d'autant plus sonores à ce moment-là qu'il n'y avait plus aucune musique de fond et que la rumeur des conversations avait baissé.

- Vous fumez trop, me gronda Petite Sœur d'une voix mi-douce mi-sévère.

J'aurais voulu lui répondre sur le même ton d'entre-deux, mais c'était impossible, ma voix à moi était grave et éraillée :

- Je sens la cigarette ? fis-je sur un ton de défi.

Elle hocha la tête avec un sourire narquois.

- Comme si vous ne le saviez pas !

- Ce sont les banquettes, dis-je. Voilà des années qu'il est interdit de fumer dans les espaces publics, mais les odeurs sont tenaces.

- Je vois que le jaune sur vos doigts est tenace lui aussi, répondit-elle en effleurant l'index et le majeur de ma main droite.

J'aimais quand elle me touchait. J'avais alors l'impression qu'elle se donnait tout entière, corps et âme, alors que sa caresse ne durait jamais qu'une seconde ou deux. À chaque fois, mon sang devenait ardent. J'avais envie de la prendre par la main et de l'emmener dans le premier hôtel venu ou chez moi, dans ma maison mal entretenue – comme je le faisais parfois

avec d'autres. Au lieu de quoi nous allions au cinéma ou au théâtre puis nous faisons la fermeture d'un bar où nous parlions et buvions juste ce qu'il fallait pour que le monde nous paraisse plus léger à la sortie, porteur de ce rêve mélancolique qui, à bien y réfléchir, nous tenait lieu de parenté.

À nouveau je pris mon mouchoir et lorsque j'eus fini de m'éponger le front et les joues, il était lui aussi tout trempé.

- Vous n'êtes pas bien ?
- Mais si. J'ai trop chaud, c'est tout.
- Vous êtes sûr ?
- Ne vous inquiétez pas.

Je remarquai que, pendant mon absence, elle avait veillé à ce que mon verre fût à nouveau plein. Je l'en remerciai et avalai une large gorgée. Et le sien ? Il était plus rempli que lorsque je l'avais quittée, quelques minutes plus tôt. Était-ce d'avoir trop bu que ses yeux brillaient ? Voulait-elle que moi aussi je m'enivre ?

Était-ce le seul moyen qu'elle avait trouvé ? Mais dans quel but ?

Des clients entraient, sortaient, leurs voix résonnaient, on entendait les protestations du vieux parquet sur lequel ils marchaient lourdement, s'amusant à lui faire chanter sa musique. Certains visages m'étaient familiers, d'un signe, d'une phrase on se saluait lorsqu'ils passaient devant notre box.

- Ça va ?
- Ça va.
- Tu me téléphones ?
- Promis.

Mon regard se posa sur la fresque de Delvaux. Elle représentait une fille à peine pubère et un éphèbe, l'un et l'autre nus, leurs corps resplendissants dans le soir montant, gauches et lascifs comme après une première fois. À leurs côtés, sur un guéridon nappé de vert, une azalée d'un bleu victorieux semblait célébrer la gloire de ce moment.

J'attirai l'attention de Petite Sœur sur l'œuvre.

- C'est à cet âge-là que nous aurions dû nous rencontrer, dis-je.

Petite Sœur me jeta un regard douloureux. Un bref instant, il me sembla qu'elle n'avait jamais été aussi belle. Aussi démunie. Elle avait besoin de moi, mais je ne savais pas en quoi je pouvais lui venir en aide. Peut-être que j'y avais renoncé ? Il me sembla aussi que jamais je ne l'avais autant désirée.

Une tension extrême s'était emparée de toute ma personne.

Cette tension, Petite Sœur, j'en suis sûr, la sentit aussitôt et se l'appropriâ, car ses traits se figèrent et ses yeux bleus me fixèrent dans un mélange d'effroi et d'allégresse, exactement ce

que je ressentais moi-même, puis elle les détourna vers le couloir où ils se perdirent dans l'obscurité.

Qu'est-ce qui nous avait empêchés d'être amants ?

À côté, voilà qu'ils se disputaient de plus belle. Je tambourinai contre la cloison.

- Ça suffit maintenant ! Ça suffit ! Vous entendez ? Ça suffit !

D'avoir crié me rendait un peu de force, de joie de vivre. D'autant que régnait à présent un silence absolu. Je me tournai vers Petite Sœur, lui adressai un sourire de complicité. Mais elle n'avait pas l'air d'avoir vraiment apprécié ma sortie, c'était une femme discrète, l'élégance même.

Je lui saisis la main, celle où une pierre joliment sertie renvoyait un reflet un peu à son image, je ne saurais le définir autrement.

- Je voudrais, dis-je, que cette nuit soit la plus belle que nous ayons vécue ensemble. Je vous emmène faire un tour dans ma vieille guimbarde. Et si on allait à la mer ? Si on allait jouer au casino ? Si... Je ne sais pas, moi. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

- Je ne sais pas.

- Réfléchissez. Soyons fous, ce soir.

Je levai mon verre, l'invitant à faire de même.

- À nous ! dis-je en choquant mon verre contre le sien.

- À nous, répéta-t-elle dans un filet de voix.

Nous bûmes jusqu'à la dernière goutte et lorsque je reposai mon verre sur la table, je me demandai si mes yeux brillaient autant que les siens, et ce que cela signifierait vraiment, sinon que nous serions à nouveau sur pied d'égalité, légèrement ivres l'un et l'autre. Elle ivre ? Ce n'était pas son genre. Du moins, à ma connaissance.

Furtivement, je repensai à notre promenade dans le parc des Grands Oiseaux, le tout premier jour. Avant qu'un gardien ne referme la grille. Nous aurions pu être enfermés, elle et moi, dans cette cellule aux arbres odorants, sous la promenade des avions, imaginant les sons en provenance du kiosque à musiciens. Est-ce que la grille se refermait déjà sur notre histoire ?

- On y va ? dis-je en me levant.

Nous sortîmes du box.

- Soyez sages ! lançai-je à l'adresse de nos voisins.

Je fis deux ou trois mètres dans le couloir à la suite de Petite Sœur avant de me raviser. Revenu sur mes pas, je leur chuchotai les mots qui venaient de me traverser l'esprit et qui me paraissaient soudain d'une importance capitale.

- C'est bien de se disputer, cela fait partie de l'amour. Ça prouve qu'il est encore vivant.

Ils me regardèrent éberlués. La fille me demanda de quoi je me mêlais.

- Vous avez trop biberonné, me lança le type en rigolant.

- Ça se pourrait, dis-je, atterré par la banalité des propos que je venais de tenir.

Petite Sœur m'attendait dehors. Il faisait quasi nuit, à présent. L'air avait encore fraîchi. Un léger vent soufflait. Des nuages serrés les uns contre les autres piétinaient le ciel, tels des chevaux lancés à toute allure sur un champ de bataille. J'avais envie de fumer. Je tâtai ma poche. Mon paquet de cigarettes était plat, vide. Comment ne m'en étais-je pas aperçu en allumant la dernière ? C'est toujours après, quand la partie est jouée, qu'on prend conscience que le paquet est vide, qu'il n'y a plus rien à faire, sinon à laisser les dernières scories se détruire d'elles-mêmes.

- Petite Sœur, dis-je. Vous avez froid.

- Un peu, oui.

Je passai mon bras sur ses épaules, les serrant très fort, collant mon flanc contre le sien, pour lui donner un peu de ma chaleur, de mon énergie. Nous marchâmes d'un bon pas jusqu'à ma voiture, bien que mon pied me fit à nouveau souffrir.

Elle parut le remarquer.

- Il vous fait mal ?

- Oui. Les douleurs, c'est tenace. Comme les odeurs. Surtout les jours de pluie, ajoutai-je. Je parle des douleurs, bien sûr.

J'ouvris sa portière. Puis la mienne.

- Petite Sœur, je suis désolé, dis-je une fois que nous fûmes installés, ceintures de sécurité attachées, et que j'eus allumé le chauffage car elle continuait à frissonner.

Je laissai ronronner le moteur.

- Désolé de quoi ?

- Je ne sais pas, mais je suis désolé.

- Moi aussi, dit-elle d'une voix grave. Je suis sincèrement désolée.

Je démarrai et suivis un taxi en maraude dans le quartier. Sa petite lumière jaune sur le toit me rassurait. Les rues étaient désertes. Parfois quelques gouttes éparses s'écrasaient sur le pare-brise. Le taxi s'arrêta devant une maison, où un couple attendait devant la porte. Je poursuivis mon chemin et roulai sans savoir où j'allais. Petite Sœur se taisait. J'aurais voulu revenir sur le cadeau de ce soir, lui demander le pourquoi de ce geste insolite, quand je me rendis compte avec effroi que je l'avais oublié au Cyclope. Je me sentis blêmir mais je me gardai bien de lui en parler. Puis je pensai à autre chose, à tout et à rien.

Je freinai brutalement. Petite Sœur fut projetée en avant. J'avais été à deux doigts de renverser un cycliste. Celui-ci continua sa route sans se retourner, en levant un poing vengeur.

- Ça ne va pas ce soir, dis-je.

Je redémarrai et me dirigeai à petite allure vers les étangs à l'est de la ville. L'envie de fumer me taraudait. Je guettais avec impatience l'enseigne d'un night-shop où je pourrais m'approvisionner en cigarettes. Peine perdue. Ça me rendait nerveux et, bien que n'ayant pas envie de parler, je lui demandai :

- Vous savez que Sam Shepard est mort ?

- Non. Quand ?

- Il y a quelques jours. On l'a annoncé ce soir à la radio.

- De quoi ?

- D'une maladie qui vous bousille tous les muscles en deux ou trois ans. La maladie de Charcot. Aucun remède.

- C'est affreux, dit-elle, mais manifestement elle pensait à autre chose.

Quand nous arrivâmes, je garai la voiture le long d'une allée qui bordait l'un des étangs. Mon attention se porta un instant sur les eaux noires hérissées de petites vagues lunaires. Puis je me tournai vers Petite Sœur. Elle regardait droit devant elle, fière, impénétrable. Était-elle ébranlée par la mort de Shepard ? Peut-être. Peut-être pas. Toute ma vie, j'avais ressenti une défiance sourde à l'encontre des femmes riches, de celles qui pouvaient se permettre d'être belles sans maquillage, malgré leur pâleur, sans pattes d'oie malgré toutes les fois où elles avaient pleuré en cachette.

Pourquoi Petite Sœur n'était-elle restée qu'une petite sœur ?

L'accident n'avait pas réussi à m'arracher la vie, même pas une jambe, même pas un pied, mais il avait réussi à m'arracher une femme et un fils. Petite Sœur ne savait rien de mon drame, mais elle devinait que s'était produit l'inimaginable, et elle aussi avait un secret, j'en étais persuadé, ces choses-là se sentent entre nous à qui, avec le reste, on a arraché la moitié du cœur.

Nous sommes différents, voilà tout.

Sauf que l'autre moitié du cœur continue à fonctionner.

- Vous savez que j'ai une maîtresse, dis-je.

Elle regardait toujours dehors, au-delà du pare-brise. Pas un frémissement n'apparut sur son visage.

- Vous, je n'aurais pas osé. J'aurais eu trop peur de vous perdre. On ne perd que ce qu'on possède. J'ai eu tort. Je vous demande pardon.

Comme elle restait de marbre, je pensai qu'elle savait déjà tout cela, et qu'elle-même avait suivi un chemin analogue. Mais ce chemin-là, comme tous les autres, était un leurre. Un cul-de-sac. Mon paquet de cigarettes était vide, son cadeau égaré, peut-être volé à l'heure qu'il était, et de notre nuit d'exception, où je devais l'emmener à la mer, au casino, sur la Lune si elle l'avait voulu, il ne restait qu'une illusion, un mensonge.

- Nous étions complices, soupirai-je.

- Tout cela n'a plus d'importance, murmura-t-elle.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle ne répondit pas.

- Que c'est fini ? demandai-je atterré.

Petite Sœur hocha imperceptiblement la tête.

- Pourquoi ?

Elle garda son air absent, buté.

- Pourquoi ? insistai-je.

Comme si je ne le savais pas ! En fait, je le pressentais depuis le début, avant même d'être entré au Cyclope, dès le moment où j'avais entendu que Sam Shepard était mort. Et peut-être depuis le tout début, lors du premier regard échangé.

Je tendis le bras, pris son menton et la forçai à me faire face.

- Je t'aime, lui dis-je.

Elle devint d'une extrême pâleur.

J'eus le sentiment de lui avoir enfin offert le cadeau qu'elle attendait depuis si longtemps, mais il était trop tard. C'était un cadeau égaré avant même d'être donné. Le seul dont j'étais capable, et peut-être le seul qu'elle pût accepter.